

L'enjeu des mets et des mots dans la littérature classique

par
Marie-Christine Clément

La partition est établie et semble irrémédiable. La « grande » littérature ne saurait s'intéresser à la nourriture. Comment mêler élévation de l'esprit, quête intellectuelle, voire spirituelle, avec des notions aussi basement matérielles que le boire et le manger ? Peut-on imaginer Lancelot, le preux chevalier de Chrétien de Troyes en train de manger ? Et Phèdre en train de faire la cuisine ?... Les lettres nourrissent l'esprit, les nourritures, le corps, les unes s'adressent à l'intellect, les autres, au vulgaire, on ne saurait trouver antagonisme plus clairement énoncé. L'esprit s'accorde avec l'écrit, le boire et le manger avec l'oralité et lorsque quelques auteurs se piquent de vouloir écrire sur la table, comme au XIX^e siècle, on invente un nouveau genre, bâtard, la « littérature gastronomique ».

« Dis-moi ce que tes héros mangent, je te dirai quel écrivain tu es... », c'est à peu près dans ces termes que se résume la situation. Roland Barthes notait en 1971 qu'on pourrait classer les romans « selon la franchise de leur allusion alimentaire », c'est-à-dire suivant la description plus ou moins précise « de ce que mangent les personnages ».

« Le passage de la notation générique ('ils se restaurèrent') au menu détaillé ('à la pointe du jour on leur sert des œufs brouillés, chincara, potage à l'oignon et omelettes') constitue la marque même du romanesque : on pourrait classer les romans selon leur franchise de l'allusion alimentaire : avec Proust, Zola, Flaubert, on sait toujours ce que mangent les personnages ; avec Fromentin, Laclos ou même Stendhal, non. » R. Barthes, Sade, Fourier, Loyola, Seuil, 1971, p. 128.

Le roman classique français est à ce titre exemplaire. Un personnage qui mange doit toujours être considéré comme suspect. De façon générale, l'utilisation du thème alimentaire peut être classé en trois catégories : l'aliment qualificatif, le repas, repère chronologique et « honnête » doublure de l'acte amoureux et la table, huis-clos révélateur des tensions.

L'aliment qualificatif

Un aliment ingéré par un personnage modifie aussitôt la perception de celui-ci qu'en a le lecteur et le qualifie encore plus qu'une description minutieuse grâce au potentiel symbolique induit par l'aliment lui-même. Comme le précise R. Barthes, « le détail alimentaire excède la signification, il est le supplément énigmatique du sens (de l'idéologie) ». Un homme qui boit du chocolat chez Gide est relégué, par ce simple détail anodin, au rang des faibles et insidieusement classé au même rang que les enfants ; en bref, dans un contexte machiste, il est méprisé et méprisable.

Ce procédé littéraire est efficace et économique pour l'auteur : il peut déterminer son personnage par une allusion compréhensible par tous et avec peu d'effets. Encore faut-il que la même symbolique alimentaire soit partagée par l'auteur et le lecteur ; c'est pourquoi l'apprentissage de l'histoire de la cuisine et des différentes symboliques culturelles suivant les époques ou les pays, pourrait apporter bien des enseignements à la compréhension des textes littéraires.

Le repas : « honnête » doublure de la scène amoureuse.

Suivant l'idée de R. Barthes, on pourrait instituer un classement de l'utilisation du thème de la nourriture chez les romanciers. « Le degré zéro » en serait une simple utilisation de repère temporel, également économique pour l'auteur qui ponctue son récit de « avant le déjeuner » ou de « après le dîner » afin d'établir une chronologie dans son récit. Le degré supérieur, de loin plus intéressant, est le remplacement d'une scène amoureuse par la description d'un repas, tout aussi évocateur et moins risqué, surtout en période de censure. C'est une convention notoire, surtout depuis les écrits libertins du XVIII^e siècle, que le repas sert de

prélude à l'acte sexuel. De nombreux romans pourraient être ici cités en exemple, mais l'une des scènes les plus charmantes sur ce sujet reste la scène du repas en cabinet particulier que décrit Maupassant dans Bel-Ami avec des sous-entendus adroits, des voiles levés par des mots, comme on lève des jupes, le moment des ruses depuis les « ressorts fatigués » du canapé en velours rouge jusqu'aux confidences hardies ...« Et la causerie, descendant des théories élevées sur la tendresse, entra dans le jardin fleuri des polissonneries distinguées ».

En passant par les descriptions tendancieuses des aliments - « puis, après le potage, on servit une truite rose comme de la chair de jeune fille » - les personnages glissent lentement d'une convivialité polie au libertinage :

« Ce fut le moment de langage, des audaces habiles et déguisées, de toutes les hypocrisies impudiques, de la phrase qui montre des images dévêtues avec des expressions couvertes, qui fait passer dans l'œil et dans l'esprit la vision rapide de tout ce qu'on ne peut pas dire, et permet aux gens du monde une sorte d'amour subtil et mystérieux, une sorte de contact impur des pensées par l'évocation simultanée, troublante et sensuelle comme une étreinte, de toutes les choses secrètes, honteuses et désirées de l'enlacement. »

Maupassant, Bel-Ami, première partie, chap. V)

La table : huis-clos des tensions.

La réunion de personnages autour d'une table est souvent révélatrice des tensions ou des différences sociales qui trouvent là une scène, véritablement théâtrale, où s'exacerber. La table dressée, microcosme théâtralisé, synthétise par son ordonnancement et sa grammaire les conventions sociales et les règles d'une société à une époque donnée.

Ainsi, la petite musique du refus qui s'insinue dans l'héroïne principale de Moderato Cantabile de Marguerite Duras ne pourra-t-elle s'exprimer avec autant de fracas que lors d'un repas :

« Anne Desbaresdes vient de refuser de se servir. Le plat cependant encore devant elle, un temps très court, mais celui du scandale. Elle lève la main, comme il lui fut appris, pour réitérer son refus. On n'insiste plus. Autour d'elle, à table, le silence s'est fait. »

M. Duras, Moderato Cantabile, Ed. de Minuit, 1958, chap. VII, p. 135.

Le refus de la nourriture, le refus du plat fait éclater au grand jour sa jusqu'alors secrète mais irrémédiable décision. Refuser de manger, c'est dans ce cas refuser d'obtempérer au code social et marquer, proclamer, sa différence. A contrario, il n'est pas de plus grande marque de reconnaissance que de s'attabler autour d'une table (cf. copain : Le copain est par définition « celui avec lequel on partage le pain », du latin « cum panis »).

Au fil des époques, des écrivains ont su aborder ce thème d'une façon encore plus poussée et l'ont marqué de leur empreinte.

Avec Gargantua, Rabelais instaure un réel défi à la divinité comme le sera plus tard le donjuanisme : aux excès alimentaires répondent la soif de savoir et la boulimie encyclopédique : manger avec excès, c'est toujours vouloir en savoir de trop et menacer le pouvoir établi...

Zola, au XIX^e siècle, construit l'Assommoir en récit pyramidal dont le sommet est la scène de sacrifice de l'oie/Gervaise. Il dresse une table métaphorique comme autel du sacrifice social d'une classe, dont se nourrit l'avènement de la nouvelle bourgeoisie.

Au XX^e siècle, Proust avec sa célèbre Madeleine transforme une simple référence métaphorique alimentaire en véritable figure de style et Colette pratique la sensualité à fleur de texte comme source d'inspiration et cœur de son écriture. Plus contemporain, Manuel Vasquez Montalban, le célèbre auteur de roman policier catalan, fait pratiquer à son héros principal, Pepe Carvalho, un drôle de rite : celui-ci brûle des livres et recherche la résolution de ses affaires policières en cuisinant ou en mangeant. La vérité niée dans le savoir livresque se cacherait-elle au cœur de la pratique culinaire ? Paradoxe suprême de l'écriture ! Encore plus récemment, un autre auteur de roman policier, Tonino Benacquista, a transformé une recette de « rigatonis » en indice irréfutable et bâti autour d'une simple recette de pâtes un processus d'identité ou d'exclusion nationale. Quant à Amélie Nothomb,

elle explique par une superbe et inédite « métaphysique des tubes » les ressorts de sa petite enfance et, dans un mythe de Sisyphe revisité, s'interroge sur l'inévitable absurdité de la condition humaine.

Nul doute que d'autres écrivains trouveront encore autour de l'aliment d'autres ressorts insoupçonnés... Car, au cœur de cette thématique entre les mets et les mots, se cache peut-être l'un des nœuds les plus signifiants de la littérature puisque, consciemment ou inconsciemment énoncé par l'auteur, toute nourriture évoquée fait sens. Là se niche le paradoxe même de l'écriture. S'intéresser au thème alimentaire en littérature revient en fait à étudier la relation qu'entretient un écrivain avec son imaginaire et la réalité et donc à tenter de décrypter l'intention fondamentale qui existe entre lui et son écriture, à étudier la démarche qui motive son acte même d'écrire.